



Avant-Propos

Edgar Morin

Président d'Honneur du GERFLINT

Dans l'Editorial qu'il publia dans *Combat* le 8 août 1945, soit deux jours après le largage de la première bombe atomique sur Hiroshima, et à la veille de celle qui devait détruire entièrement Nagasaki le lendemain, Albert Camus fut pratiquement le seul intellectuel français de l'époque à exprimer un sentiment d'horreur. Texte d'autant plus courageux que l'opinion internationale, comme je l'écrivis moi-même dans mon *Autocritique*, en 1959, accueillit très sereinement ces bombardements et « digéra » même, avec un certain enthousiasme, les victimes des deux cités martyres au prétexte que « *quelques centaines de milliers de morts en économisaient des millions puisque la victoire était à ce prix. Logique bien connue. Nous-mêmes fûmes à peine émus. Seul Albert Camus (...) eut honte* ¹ » et le dit à chaud avec netteté et franchise : « La civilisation mécanique vient de parvenir à son dernier degré de sauvagerie (.). Devant les perspectives terrifiantes qui s'ouvrent à l'humanité, nous apercevons encore mieux que la paix est le seul combat qui vaille d'être mené. Ce n'est plus une prière, mais un ordre qui doit monter des peuples vers les gouvernements, l'ordre de choisir définitivement entre l'enfer et la raison ».

Jacques Cortès, dans l'article qu'il consacre *infra* aux « Possédés », rappelle fort opportunément que Camus était un « homme du Sud » revendiquant hautement ses origines et sa terre natale. Camus, on le sait, optait pour l'indépendance de l'Algérie, mais dans le cadre d'une réconciliation des communautés qu'il appelait ardemment de ses vœux. L'idée était certainement trop naïvement belle pour être applicable mais dans son idéalisme utopique, elle nous renseigne beaucoup sur la dimension humaniste de Camus. Il se dégage, en effet, dès l'éditorial sur Hiroshima et d'une façon générale, de tous les textes écrits par Camus dans ces années de jeunesse (il n'avait que 32 ans en 1945) un moralisme qui n'a décidément rien à voir avec l'existentialisme pro-stalinien de « l'écrivain engagé » prôné par Sartre. Cela vaudra à Camus de nombreuses avanies : on ne s'opposait pas impunément au Maître à penser de Saint Germain des Prés. D'un côté, un philosophe justifiant les excès dus « aux servitudes tactiques et stratégiques » des luttes pour la liberté des peuples, et, la fin justifiant les moyens, considérant qu'on ne doit pas s'émouvoir du fait qu'une grande ville comme Hiroshima (par exemple) pût

être totalement rasée « par une bombe de la grosseur d'un ballon de football » ; de l'autre, un autodidacte très solitaire, « pauvre et de petite extrace »², plaidant pour « une véritable société internationale, où les grandes puissances n'auront pas de droits supérieurs aux petites et aux moyennes nations, où la guerre, fléau devenu définitif par le seul effet de l'intelligence humaine, ne dépendra plus des appétits ou des doctrines de tel ou tel Etat »³, où la vie humaine sera donc une valeur sacrée.

Lorsque parut la Peste, en 1947, la guerre froide commençait. J'avoue que « la vérité prophétique de l'allégorie » m'en échappa un peu et que je fus même « mis en humeur par le succès tapageur que faisait la presse conformiste à ce roman que je trouvais plat et froid ». Et pourtant à la réflexion, « le *camusisme de ces années-là (1946-47)* m'apparaît plus progressif que régressif. Il était régressif parce qu'il n'envisageait pas la sociologie du siècle et qu'il considérait l'histoire comme une pure et simple abstraction. Mais il était progressif parce qu'il insistait sur la règle de conscience »⁴.

En 1959, donc huit ans après ma sortie du Parti communiste, et trois années après le rapport Khrouchtchev dénonçant le stalinisme, j'écrivais ceci : « Camus a eu le mérite de s'arracher très tôt à l'euphorie de gauche et même dans un sens, de se réfugier dans le réduit de la conscience solitaire. Mais à l'époque, je répudiais la « belle âme » et dans toute affirmation morale, je ne voulais voir qu'un repli subjectif, une défaite, voire une pose trop facile, et en bref l'abandon des servitudes qu'implique le combat révolutionnaire. Le *néo-péguyisme laïque de Camus rejetait la politique pour la morale. Mais nous, nous engloutissions la morale dans la politique* »⁵.

Découvrir aujourd'hui que Camus enfin compris et réhabilité, notamment par les chercheurs du GERFLINT, mais aussi par la magnifique ouvrage que vient de lui consacrer Michel Onfray⁶, est pour moi un grand bonheur. Pendant de bien longues décennies, chacun sait qu'une féroce campagne de dénigrement s'est continuée contre lui à l'instigation de Sartre et de Beauvoir entraînant derrière eux les « intellectuels de gauche » conformistes, ravis de se tromper avec Sartre plutôt que d'avoir raison avec Camus. Pour ma part, le commencement de mon chemin vers lui peut être daté de 1949 avec le procès, la condamnation à mort et l'exécution par pendaison de Lazlo Rayk, Ministre hongrois accusé de déviationnisme à l'instigation du Secrétaire Général du parti communiste hongrois, Matyas Rakosi, « le meilleur élève de Staline » (disait-il lui-même avec fierté), qui se débarrassa de toutes les personnalités susceptible de lui faire de l'ombre par des procès conçus sur le modèle des purges de Moscou une décennie auparavant. Le système Chigalev dont parle Camus dans « les Possédés » n'est pas du tout un fantasme littéraire ou dramaturgique, mais une pure, simple et barbare réalité que je condamnais sans réserve dans mon *Autocritique* et plus que jamais aussi 50 années plus tard.

Camus est resté et restera dans ma mémoire comme un parfait honnête homme au sens que l'on donnait à cette expression au XVIIème siècle, à savoir un être de culture, de distinction, de modestie, de charme indiscutable, de courage et de loyauté. Il me vient à la pensée, en évoquant sa trop courte vie les deux vers fameux de Victor Hugo dans *Booz* :

Cet homme marchait pur, loin des sentiers obliques
Vêtu de probité candide et de lin blanc

Il y a deux ans à peine, j'ai encore évoqué mes rapports avec lui en quelques lignes qui témoignent de la fidélité chaleureuse du souvenir qu'il m'a laissé. Les voici :

« J'ai rencontré Camus au sortir de la guerre (..) et il est vrai que j'ai éprouvé une très vive sympathie envers lui (j'avais apprécié tout particulièrement le Mythe de Sisyphe). J'étais cependant influencé par Hegel qui se moquait des « belles âmes » et des « grands cœurs » dont les sentiments ne sont autres que « le tumulte informe des cloches ». J'étais dans l'idéologie bolchevique selon laquelle ceux qui n'ont pas les mains sales n'ont en fait pas de mains, et j'avais mis Camus dans la catégorie des belles âmes. J'ai compris beaucoup plus tard qu'il valait mieux être une belle âme et un grand cœur plutôt qu'un beau salaud, et que c'est Camus qui avait une position juste, et non pas moi. Ne serait-ce qu'avec son cri d'horreur après Hiroshima, dont l'importance ne fut pas saisie en France... Je regrette mon attitude bornée à son endroit »⁷.

Je veux donc exprimer à Madame Vidya Vencatesan, rédactrice en chef, et à son équipe, tous mes encouragements et mes félicitations pour la pertinence de leur choix. 2012 est à mi-chemin entre deux anniversaires, celui du cinquantenaire de la disparition de Camus en 2010 et celui du centenaire de sa naissance en 2013. Cet ordre a presque valeur symbolique car on assiste bien, en France et dans le monde, à une véritable re-naissance de la pensée de Camus après toutes les malveillances dont on l'a accablé avant et après sa disparition tragique.

Je ne saurais oublier non plus de dire à mon ami Jacques Cortès, Président du GERFLINT, dynamique organisme regroupant aujourd'hui 34 revues couvrant près de 80 pays différents, combien les équipes qu'il anime autour du monde sont l'illustration, aussi bien de mon vieux rêve humaniste d'une Terre-Patrie, mais aussi de la pensée généreuse que Camus, par exemple, exprime dans les trois petites phrases suivantes : « De même que le soleil méditerranéen est le même pour tous les hommes, l'effort de l'intelligence humaine doit être *un patrimoine commun et non une source de conflits et de meurtres. Une nouvelle culture méditerranéenne conciliable avec notre idéal social est réalisable. C'est à nous et à vous d'aider à cette réalisation* ».

Ces vœux, auxquels je m'associe sans réserve, sont plus que jamais d'actualité.

Notes

¹ Autocritique, Seuil, Paris, p.79

² Pauvre je suis de ma jeunesse / De pauvre et de petite extrace/Mon père n'eut onc grand richesse/ Ni son aïeul nommé Horace (François Villon)

³ Editorial de Camus

⁴ Autocritique, ibid. P.85

⁵ Autocritique, ibid. p.85

⁶ Michel Onfray, *L'Ordre libertaire ; la vie philosophique d'Albert Camus*, Flammarion, Paris, 2012, 595 p.

⁷ J'ai écrit ce texte en 2008, et il a été publié dans *Mon Chemin*, chez Fayard (p.146), un livre qui rassemble mes entretiens avec Djenane Karez Tager. Je n'en retranche pas une virgule près de quatre ans plus tard, et c'est bien pourquoi je vois la réalisation de ce numéro sur Camus, dans ce grand pays de sagesse universelle qu'est l'Inde, comme un événement particulièrement réconfortant et bienvenu.